C. Roure

Brb 7443

Arguments Anarchistes

PAR

Armand BEAURE

PRIX : **20** CENTIMES

BIBLIOTHÈQUE DE PARIS MARXISTE

PUBLICATION DE **L'ORDRE**

Imp. Ouvriere, 9, rue Darnet, Limoges.

ARGUMENTS ANARCHISTES

L'autorité

Les anarchistes veulent détruire la Société actuelle, basée sur l'autorité oppressive de l'homme sur l'homme, et lutter jusqu'à l'instauration d'un régime où les individus égaux, conséquemment libres, vivront harmoniquement, au sein de l'abondance et du confortable.

Pour atteindre ce but, ils déclarent inefficaces les palliatifs. Seule, une transformation générale de la société peut amener le commencement des résultats désirés; il ne doit pas y avoir de fin dans l'amélioration de son sort : tout se transformant continuellement, suivant les modes de transformation que rien ne peut prescrire, l'individu doit pouvoir changer son mode de vie.

Ces déclarations creusent un fossé infranchissable entre nous et les partis politiques qui, pour la plupart, ne rêvent point de notre idéal, que quelques-uns pourtant croient pouvoir atteindre au moyen de réformes légales, auxquelles nous ne nous refuserions pas à donner notre appui, contrairement

à ce que j'ai dit plus haut, si nous ne les savions pas illusoires, jetées la plupart du temps, comme appeau à la masse en période électorale, ou de calmant, en période de grèves révolutionnaires.

En effet, dans la société autoritaire rien ne peut améliorer le sort de quelques individus, sans que d'autres en souffrent et souvent en meurent. Veut-on quelques exemples :

La guerre est un fléau que, sauf quelques rares exceptions, — restant de l'antique barbarie, ou de la sauvagerie actuelle — tout le monde réprouve. Mais s'il n'y avait jamais de guerre en perspective, ceux qui deviennent millionnaires en fabriquant des canons et des engins meurtriers, ne seraient-ils pas lésés dans leurs intérêts? Et messieurs les officiers, que deviendraient-ils? leurs débitants de fard, de copahu, ou les fabricants de galons, ne seraient-ils pas lésés aussi ? Quant aux soldats, renvoyés à des travaux utiles, ne lèseraient-ils pas les intérêts des malheureux qui ont déjà trop à souffrir du chômage ?

Les délits et les crimes entretiennent : policiers, gendarmes, magistrats, gardes-chiourmes, fabricants de lois et leur innombrable cortège d'auxiliaires. Inutile de dire que si les criminels tentaient de disparaître, ces gens qui vivent de l'existence du crime se feraient criminels pour justifier la nécessité de leurs fonctions.

L'ivrognerie est nécessaire pour l'enrichissement des gargotiers, ainsi que pour les fabricants d'alcool.

La prostitution est nécessaire pour payer l'impôt à l'Etat, rendre service à la soldatesque et enfin, aux guérisseurs, ou présumés tels, de maladies vénériennes.

Quant aux fainéants : respectez les, ô vous les tenaces au travail, qui souvent n'êtes pas satisfaits d'un chômage vous obligeant à des privations ; si ces fainéants n'existaient pas, eh bien, votre chômage serait encore plus accentué et plus fréquent.

Ne causons point de faire des économies, ce serait un crime; car, pendant que notre argent dort en quelque coin, des commerçants acculés à la faillite se suicident, parce que n'écoulant pas les produits dont nous nous privons. Nos privations ont toujours pour résultat de priver nos semblables de choses dont bien souvent ils ne peuvent se passer.

Une bonne épidémie fait la fortune des médecins et des pharmaciens. Notons aussi qu'en temps ordinaire ceux-là ont tout intérêt à prolonger une maladie; qu'importe les souffrances endurées par le client pourvu que son argent vienne grossir leur bourse ?

Avant les chacals, les employés funéraires ont intérêt à ce que nous passions de vie à trépas.

Ces quelques exemples, quoique brièvement esquissés prouvent bien la justesse de

notre raisonnement : Rien dans la société actuelle ne peut être amélioré sans que quelqu'un souffre de cette amélioration. Il n'en serait pas ainsi si le mal était déraciné ; ce mal, c'est l'autorité, arbre aux branches pestilentielles et éminemment contagieuses. Ne nous contentons donc pas d'en élaguer les branches ou de couper le tronc : détruit sons les racines, et alors l'intérêt individuel deviendra commun ; cette communauté d'intérêts existant fera nécessairement disparaître les inégalités sociales. Sur les ruines d'un passé d'horreurs, naîtra le bonheur pour tous, c'est-à-dire l'anarchie.

*
* *

Je n'ai pas l'intention, dans cette étude, d'édifier une société, mais seulement de démontrer qu'on peut vivre sans autorité. Tout, même aujourd'hui, est disposé pour démontrer la possibilité d'existence d'une société sans maîtres. Les individus poussés par le désir de liberté, d'un peu plus de bien-être, recherchent par tous les moyens, à atteindre leur but.

Un peu partout, des associations ouvrières se forment soit pour la production, soit pour la consommation. Quelques-unes sont florissantes malgré le milieu adversaire où elles tentent de vivre. Ces sociétés sont l'embryon de la société anarchiste que nous rêvons.

Lorsque nous aurons supprimé l'argent, toute la monnaie représentative, source de tous nos maux et de tous les crimes, rien plus alors ne pourra entraver le développement de ces sociétés qui s'entendront pour tous les besoins de la vie, sans aucune autorité autre que l'entente dictée par la raison.

Les Criminels. L'Homme est-il bon ou mauvais ?

Pas de gouvernement partant plus de gendarmes, de policiers, de juges, de prisons, de bagnes, de guillotine, voilà qui rend perplexe et fait sourire d'incrédulité les mieux trempés de nos pseudos philosophes bourgeois. — Et les criminels qu'en ferez-vous? s'exclament-ils lorsque nous émettons ce qui précède.

Ignorant ou feignant d'ignorer que c'est le milieu actuel autoritaire qui crée le mal dont sont contaminés la plupart des individus obligés de vivre dans ce milieu, les antianarchistes ne comprennent pas que le crime, mal social, doit disparaître pour que disparaisse le criminel qui, effet du crime n'est qu'un malade. C'est à la destruction des germes du crime que les anarchistes œuvrent, et c'est le seul moyen qui puisse

amener la disparition complète des criminels.

*
* *

L'individu, en naissant, n'est ni bon ni mauvais; il devient l'un ou l'autre, ou, — car il en existe — l'un et l'autre; mais en société autoritaire, il ne peut exister d'individu véritablement bon; le milieu ne le permet pas, bien au contraire, tout le pousse à l'accomplissement du mal. Mais, en tenant compte de toute relativité, je vais démontrer que l'individu est ce que le milieu où il vit permet qu'il soit....

Deux enfants viennent de naître, l'un aura dans son berceau quantité de billets de banque, c'est-à-dire tout ce qui, actuellement, permet de ne manquer de rien et de pouvoir vivre (honnêtement) selon l'expression bourgeoise.

L'autre, issu de parents n'ayant même pas de berceau à lui offrir, les conditions de la vie ont fait du père un dévoyé, voleur, criminel, fainéant, ivrogne, etc.; la mère, a, à peu près — si pas tous — les mêmes vices de son compagnon d'infortune. Sans que les parents puissent le soupçonner, prenons les enfants, mettons l'enfant pauvre dans le berceau du riche, et ce dernier dans les haillons du pauvre. Qu'adviendra-t-il? Que l'enfant né richement deviendra ce que ses parents adoptifs pauvres voudront qu'il soit, subissant leur impul-

sion, il sera ce que ceux qui l'élèvent sont. Le contraire se produira de l'autre côté ; celui qui, par sa naissance et le milieu où il aurait vécu, si une force contraire à sa volonté ne l'en avait enlevé, sera un honnête exploiteur; peut être un jour, juge, condamnera-t-il celui qui, légalement, devrait occuper sa situation.

C'est donc bien le milieu qui influe sur l'individu et lui dicte son impérieuse volonté.

*
* *

Mais l'individu est plutôt bon que mauvais, plutôt porté au bien qu'enclin au mal. C'est par milliers que nous pourrions citer des faits prouvant que l'instinct naturel de l'individu le pousse plutôt à l'accomplissement du bien.

Les « faits divers » des quotidiens ne nous apprennent-ils pas assez souvent les actes de courage accomplis par de courageux citoyens, ayant parfois risqué leur vie pour sauver un inconnu ? Qui donc oblige ces citoyens à se jeter à l'eau, traverser les flammes d'un incendie, se jeter à la poursuite d'un cheval emballé, etc. ? Serait-ce la modeste récompense que le gouvernement leur octroie ? Il serait ridicule d'y songer.

Non, ces citoyens n'obéissent qu'à leur instinct qui les pousse, violemment même, à l'accomplissement d'un acte, sans leur donner le temps de le raisonner. Souvent,

si on prenait le temps de réfléchir, l'acte ne s'accomplirait pas.

C'est bien ce qui démontre la bonté de l'instinct naturel de l'homme.

J'ai lu, je ne me souviens plus sur quel journal, une statistique prouvant que c'est surtout parmi les individus qualifiés de *gens sans aveu*, *rodeurs de barrière*, etc., que figuraient le plus grand nombre d'actes de dévouement pour lesquels les intéressés avaient obtenus des récompenses. Arguerait-on que c'est pour obtenir des récompenses que ces individus accomplissent de tels actes ? En ce cas, ce serait justifier la nécessité de l'existence de ces individus, ce qui ne détruirait pas non plus mon argumentation concernant la bonté de l'instinct naturel de l'homme.

L'autorité de l'homme sur l'homme qui engendre tous les crimes ayant disparu, il est certain que le nombre des criminels diminuera dans de grandes proportions, et finira même par disparaître complètement avec l'éducation amplement répandue.

LES PARESSEUX

L'anarchie est le plus beau rêve de l'humanité, a dit Victor Hugo; cela est reconnu vrai par tous ceux qui ont étudié ou dis-

cuté la philosophie anarchiste, mais il y a toujours des objections formulées, entr'autres celle-ci : « Il y aura toujours des paresseux ; or, s'il n'existe plus aucune contrainte, ils deviendront de plus en plus nombreux, et que fera-t-on de ces gens-là ? »

Puéril argument. Réponse simple,

Dans le sens exact du mot, le paresseux n'existe pas. Dans la société actuelle — et il en sera ainsi dans toute société autoritaire — il ne peut y avoir que des individus accomplissant, les uns des travaux utiles pour la collectivité, d'autres un travail inutile, nuisible dans bien des cas.

L'inertie serait la mort. De par le fait qu'on vit l'on travaille. Pierre Leroux, dans sa théorie du *Circulus*, a démontré scientifiquement la véracité de cette thèse.

Il est aisé de se convaincre que nul ne peut rester oisif.

Quel est le psychologue qui osera prétendre qu'en naissant l'enfant obéit aux lois humaines ?

Pourtant, à moins d'être paralytique, tous ses organes fonctionnent. Qui a dicté à ses organes de fonctionner ? Qui lui a inculqué le besoin de manger ? Personne, répondent les anarchistes, arguments scientifiques à l'appui.

De par le seul fait de leur vitalité, tous ses organes fonctionnent.

A mesure qu'il prend de la force, par simple intuition, il recherche, dans des

amusements, une dépense de cette force. Ne le voit-on pas se livrer à des travaux pénibles et souvent répugnants ? Cherchant à imiter tantôt le maçon, tantôt le menuisier, suivant le travailleur manuel qui l'approchera le plus fréquemment, frappant ainsi son imagination.

Resté enfant, toujours il aura montré de l'activité au travail. Il serait resté ainsi si, à certain moment, le besoin des parents, l'exigence de la société ne l'avait jeté en quelque industrie où ses goûts, ses aptitudes physiques ne l'ont jamais porté. Là, la brutalité de ses exploiteurs, la modicité de son salaire, font souvent de lui un dégoûté, un dévoyé, se refusant désormais à un travail conventionnellement appelé régulier. Cela ne pourrait exister dans la société que nous rêvons.

Les hommes, libres de s'occuper à des travaux de leur choix, s'associant au besoin pour l'exécution de ces travaux, nous sommes convaincus que la production y gagnerait, tant en quantité qu'en qualité; et si nous rencontrions des individus se refusant à tout travail, leur aberration mentale nous donnerait à croire que mieux vaudrait les laisser à leur maladie que de déléguer d'autres individus qui, préposés à leur surveillance pour les faire travailler, constitueraient un noyau d'inutiles de plus à la charge de la société.

Le Travail libre en Commum

Ayant vaguement ouï parler de Nietzche ou de Stirner, mais ne les ayant jamais lus, à plus forte raison compris, des adversaires — surtout les socialistes — s'emparant de quelques paradoxes de ces deux théoriciens individualistes, nous taxent de pousser les individus à l'anachorétisme.

Parce que, propageant la parole de Rabelais « fais ce que veulx » les anarchistes disent-ils, veulent l'isolement, d'où impossibilité absolue de mettre en mouvement l'outillage perfectionné facilitant la production pour tous les besoins de la consommation.

Il est absolument vrai que nous préconisons la liberté complète de l'individu, mais il est faux de dire que nous préconisons sa séparation d'avec ses semblables ; cela serait absurde et impossible. C'est en considération de la sociabilité de l'individu qu'il nous faut déduire que, dans une société sans autorité il s'associera pour le travail, comme aujourd'hui dès qu'il le peut, il le fait pour son plaisir,

*
* *

Comme on pourrait nous demander si nous sommes bien sûr de la sociabilité de

l'individu, nous allons fournir des preuves à l'appui de nos affirmations.

La naissance nécessite au préalable l'accouplement de deux êtres de sexe différent.

La nutrition naturelle de l'enfant consistant en l'allaitement par le sein de la mère ou de tout autre femme, l'instinct naturel oblige l'enfant à la recherche d'un sein. Si la nutrition même est artificielle, elle demande le concours de tierces personnes. Si un de ces cas ne se produit pas, l'enfant ne peut vivre.

Il est vrai que poussant les choses à l'extrême, on pourrait m'objecter que l'enfant s'accommoderait et vivrait du lait fourni par la mamelle d'un animal quelconque, lequel guidé par un sentiment généreux et un *esprit* supérieur, voudrait bien se prêter à la circonstance, mais ce cas bien rare, (s'il peut exister) est encore anti-naturel.

De par la constatation bien simple de ces faits, il résulte que le besoin de solidarité est instinctif. La solidarité oblige à la sociabilité.

L'histoire disparaîtrait-elle, les faits acquis subsisteraient encore, et il est bien paradoxal de prétendre que l'homme actuel voudrait et pourrait se séparer des résultats acquis par la science, laquelle augmentant ses connaissances a aussi augmenté ses besoins. Habiter une caverne, se dépouiller des vêtements, des chaussures, serait une privation telle pour notre génération, que

notre santé déjà bien débile serait atteinte profondément et la mort s'ensuivrait bien vite; nous ne pouvons entrevoir d'autre issue à une telle hypothèse. Seuls, des cerveaux malades peuvent penser autrement.

Le confortable, le beau, la propreté sont choses enviées par la plupart de nos contemporains, et s'il y en a qui ne les possèdent pas, c'est que la société actuelle s'oppose à ce qu'ils les prennent. Après nous être débarrassés des maîtres qui nous en privent, nous ressentirons toujours le besoin naturel d'ailleurs de produire toujours plus et mieux, et comme groupés il est reconnu qu'on accélère la production, et que, pour des fardeaux ou des travaux divers il faut être groupé, il faudra rechercher les camarades qui voudront œuvrer à ces travaux.

*
* *

Aujourd'hui, peu de personnes s'occupent du nombre d'êtres accomplissant un travail qui sera des plus inutiles dans la société que nous rêvons; peu de gens s'occupent aussi de compter les innombrables chômeurs, dont un grand nombre échappe à toute statistique; rendons les inutiles à un travail utile, supprimons le chômage, et qu'adviendra-t-il? tout simplement qu'étant plus nombreux pour le travail, nous travaillerons à peine quelques minutes par jour, et qu'ayant tout à notre disposition, le rende-

ment sera supérieur, tant en qualité qu'en quantité.

Quel est donc l'individu qui pourrait se refuser d'accomplir un travail, dans les conditions que je viens d'énoncer, même si, de par l'entente avec ses collègues, il lui était fixé une heure pour être au travail?

Mais, m'objectera-t-on, il peut arriver que des individus, involontairement ou volontairement ne se présentent pas au travail à l'heure convenue, et de ce cas il pourrait parfois s'ensuivre une entrave dans le fonctionnement d'une usine, d'une gare de chemin de fer, etc. Ce raisonnement tombe de lui-même étant donné que la main-d'œuvre sera de beaucoup supérieure à ce qu'elle est aujourd'hui, et qu'au lieu d'être cinq pour exécuter un travail, nous pourrons être six ou sept; il est certain que l'absence d'un individu ne pourra entraver en rien la marche normale de n'importe qu'elle industrie; puis la question de métier disparaissant de plus en plus, un camarade quelconque pourra toujours remplacer un manquant.

La question des chemins de fer ou autre question similaire peut être résolue dans ce que je viens d'émettre, mais encore, est-ce qu'il n'existe pas des automobiles appelées à faire disparaitre à brève échéance ces chemins de fer à heures fixes et offrant des dangers qui alors seraient évités? La course à la vitesse n'étant pas toujours obligatoire

pour ceux qui emploient ce genre de locomotion.

Les automobiles, aujourd'hui, sont peu abondantes, et pas abordables à nos bourses, mais quand aura disparu l'argent, la valeur représentative, ceux qui construisent des automobiles et qui actuellement souffrent du chômage, ne seront plus obligés de chômer; ne se nourrissant et ne se vêtissant pas de leur seul produit, comme tous les autres travailleurs, ils les échangeront. Point n'est besoin de rêver posséder chacun une automobile, mais il s'en fabriquera assez pour que chacun puisse s'en servir pour ses besoins.

Qu'on ne vienne pas soutenir que tous les individus se jetteront sur le même métier; les goûts dans le plaisir, dans le travail, dans l'alimentation comme dans l'amour sont différents et variables; puis de même qu'un muet ne peut causer, un illettré ne peut enseigner. Si de nos jours nous désirons nous employer ailleurs qu'à l'emploi que nous occupons, c'est que nous éprouvons du dégoût pour ce travail, alors que d'autres à côté de nous, peinant moins, sont davantage rétribués.

*
* *

De tout ce que je viens d'expliquer, découlerait-il que nous nous refuserions à toute organisation? non, au contraire.

Une organisation ne nécessite nullement

le besoin d'autorité; un conseil donné amicalement par quelqu'un reconnu apte à le donner, reste un conseil, non un ordre qui, comme de nos jours, donné par des incapables, abaisse celui qui le reçoit, bien souvent plus intelligent que celui qui ordonne.

Dans la société communiste-anarchiste, celui que nous reconnaîtrons apte à nous guider, à nous donner des conseils pour l'exécution d'un travail quelconque ne pourra être un maître mais un ami, les intérêts étant rendus communs par la disparition complète de toute valeur représentative.

Les individus se grouperont toujours par affinités et toujours libres de quitter un groupement pour se rendre dans un autre sans nul souci de privations d'aucune sorte. Cela ne peut produire le désordre, mais l'harmonie.

Les Savants

Deux objections peuvent être formulées par des pessimistes : « Comment distinguer les individus aptes à donner des conseils dans l'exécution de certains travaux et comment récompenser les savants? »

Nous n'avons point connaissance qu'il y

ait jamais existé aucune loi pas plus qu'aucune académie pour décerner le titre de savant ou d'inventeur. Par des démonstrations ou des faits tangibles ils se sont révélés à une catégorie intellectuelle de la masse, laquelle a propagé leur supériorité et c'est tout.

Dans les ateliers d'aujourd'hui, les supériorités techniques sont reconnues et recherchées volontairement par tous; malheureusement le salariat, par les besoins qu'il crée, est un obstacle qui empêche les ouvriers de se livrer à la bienfaisante émulation du perfectionnement des produits. Il n'en serait pas ainsi dans la société anarchiste où tous possèderaient le temps et les moyens de dépenser tous les produits de leur imagination. Voilà pour la première question.

Ni récompense ni châtiment : Telle est une formule admise par tous les anarchistes.

Le savant doit toute sa science tout son savoir à la collectivité; lui, seul, serait resté toujours ignorant : N'est-ce pas la collectivité qui lui a fourni tout ce qui lui fut nécessaire pour y puiser sa science? Sans compter ceux qui confectionnèrent ses vêtements, qui produisirent sa subsistance. C'est aussi la collectivité qui lui a fourni tous les moyens d'éducation : livres, cahiers, crayons, porte-plumes, etc. Puis à quoi lui servirait le superflu?

. . .

Curie, le savant à qui nous devons la découverte du merveilleux radium, s'est refusé à la décoration de la légion (d'honneur). « La science se récompense par elle-même » répondit-il à ceux qui lui offraient ce stupide ornement dont sont affublés surtout les destructeurs de vies humaines (les galonnés). Nous ne pouvons que nous ranger à ces dignes paroles qui sont bien celles d'un réel savant.

La suppression des récompenses n'impliquerait point la disparition des inventeurs ou des savants, la plupart de ceux-là se trouvant récompensés par l'œuvre accomplie. Les autres ne peuvent être que des égoïstes mais non des savants : nous pourrions nous passer d'eux.

TRAVAUX PÉNIBLES OU RÉPUGNANTS

Si à tous les salariés nous posions cette question : « Le travail que vous faites, l'accomplissez-vous avec enthousiasme ? » nous sommes assurés d'obtenir une réponse négative; tous prétextant que le travail auxquels ils se livrent est pénible ou répugnant. Il s'ensuit donc un dégoût pour le travail obligatoirement accompli.

Se basant sur ce raisonnement, les anarchophobes objectent que dans une société où les individus seraient libres de se livrer aux seuls travaux de leur choix, il y aurait un abandon complet des travaux pénibles ou répugnants, indispensables cependant aux besoins de la collectivité.

Examinons cette objection.

Dans l'étude sur les paresseux, j'ai démontré que l'enfant livré à lui-même accomplissait ce qu'on reproche à l'homme de ne vouloir accomplir. Mais existe-t-il des métiers pénibles et répugnants ? Nous répondons oui. Dans la société actuelle, il existe si peu de choses qui ne soient l'un ou l'autre que les métiers n'échappent pas à cette règle.

Les métiers sont surtout répugnants et pénibles parce qu'on est contraint de les accomplir, il n'en est pas ainsi, même dans la société actuelle, lorsque volontairement on accomplit un travail quelconque ; exemple :

La chasse, la pêche, le jardinage, les sports tels que la bicyclette, le foot-bal, les travaux auxquels on se livre chez soi — parfois très divers, mais utiles — après le labeur salarié, sans contrainte aucune, sont exécutés avec quelque plaisir.

Qu'on érige en métier la chasse, la pêche ou les sports, on verra bientôt ces amateurs se détourner de ce qui, pour eux, hier était

une satisfaction et, demain, n'éprouver que de l'aversion pour leur métier.

Le progrès constant du mécanisme nous fait augurer la quasi-suppression de toute main d'œuvre, et lorsque nous aurons toute latitude de nous servir des machines à notre guise, il est certain que nous n'éprouverons aucune peine ni répugnance à nous livrer à n'importe quel travail.

Ravalé au rôle de machine, faisant toujours les mêmes mouvements, l'ouvrier finit par n'éprouver que dégoût pour son travail ; mais s'il lui était loisible de varier ses travaux — toute question technique aujourd'hui étant à peu près disparue, il pourrait le faire — c'est l'opposé qui se produirait.

En fait de métier répugnant, celui qu'on nous jette le plus souvent comme un obstacle à nos théories libertaires, est celui de vidangeur ; notons en passant que les fosses d'aisance n'ont pas toujours existé, conséquemment le métier de vidangeur non plus, et que l'humanité ne s'en portait guère plus mal. Mais répondons.

Si les vidangeurs, par dégoût pour leur métier, se refusaient à le vouloir exercer, qu'adviendrait-il ? A moins de vouloir se faire aux odeurs fétides et encourir les risques de maladies, les possesseurs de fosses d'aisance se livreraient eux-mêmes à l'accomplissement de ce métier, nous n'y voyons aucun inconvénient ; mais cette hypothèse est-elle la seule ?

De nos jours, tout est monopolisé, et des exploiteurs que nous payons pour nous en débarrasser, s'engraissent même avec nos excréments après les avoir vendus nature ou transformés en produits chimiques, engrais, guano, phosphate, voire même acide. N'est-il donc point logique de conclure que ceux qui auraient besoin des produits susindiqués viendraient les chercher où ils se trouveraient? Le cultivateur, le jardinier qui, aujourd'hui, sont en peine de cette marchandise — car c'en est une — se feraient aussi, je crois, un plaisir d'avoir à discrétion ce que la culture réclame comme indispensable.

D'autre part, la science n'a pas dit son dernier mot, et déjà existent en des endroits fortunés des machines perfectionnées permettant d'accomplir le métier qui nous occupe sans qu'on éprouve ni peine, ni dégoût.

LA CONSOMMATION LIBRE

Consommer est la nécessité primordiale de la vie. Nul ne peut s'exclure et ne doit être exclu de la consommation. Tous les individus doivent consommer selon leurs besoins : Voilà une affirmation anarchiste.

La production étant libre, tous les indi-

vidus pourraient-ils satisfaire tous leurs goûts en ce qui concerne l'alimentation, l'habillement, les plaisirs divers, arts, littérature, etc., l'habitation, sans nuire à autrui? Nous répondons par l'affirmative.

Déjà, dans la société actuelle où la production est restreinte, ne voyons-nous pas une quantité considérable de produits de toutes sortes jetés à la voirie ou gaspillés alors que tant d'individus en sont privés? N'existe-t-il pas de beaux et sains logements inhabités, pendant que beaucoup d'individus couchent à « la belle étoile » où logent dans d'infects taudis? La diversité des plaisirs, les moyens d'éducation n'existent-ils pas, et pourtant tout cela n'est-il pas délaissé parce qu'inabordable à la bourse de la plupart des producteurs? Ces constatations sont flagrantes, nul n'oserait les nier.

Et pourtant des esprits obsédés font des objections, craignant que dans une société communiste-anarchiste où la production libre donnerait des résultats quantitatifs et qualitatifs supérieurs, tous les besoins et tous les désirs ne puissent être satisfaits. On craint que tous les individus aient les mêmes désirs, les mêmes appétits. S'il en était ainsi, il est de toute évidence qu'une telle société serait impossible.

Je vais analyser ces craintes et prouver leur non-fondement.

Si, pour la consommation, les goûts peu-

vent être communs à plusieurs individus; il n'en est pas de même pour la généralité. Exemple :

Dans un banquet de deux cents personnes où il est convenu que les mets les plus recherchés, les vins des meilleurs crus, ainsi que les liqueurs des meilleures marques seront servis; il est certain que trois catégories se formeront entre banqueteurs. La première aimera tous les mets, la deuxième, quelques-un seulement, et ne touchera pas à ceux qu'elle n'aime pas et la troisième mangera sans enthousiasme certains de ces mets.

Il en est de même pour les liquides.

*
* *

Pourquoi dans la société actuelle ceux qui ont toute facilité de le faire n'absorbent-ils pas toujours les mêmes aliments? Parce que leurs goûts sont variables et c'est dans la variabilité de leurs goûts qu'ils éprouvent de la satisfaction. Qu'on ne vienne donc pas prétendre que dans une société antiautoritaire tous les individus la composant se jetteraient sur les mêmes aliments. Tel qui, aujourd'hui, aurait mangé du lièvre ne voudrait et ne pourrait en manger tous les jours sans éprouver bientôt du dégoût.

La même thèse est à soutenir pour l'ha-

billement, l'habitation, l'art, l'éducation et les plaisirs divers.

Nul de ceux qui pourraient le faire ne sont vêtus de la même façon, au contraire, eux-mêmes possèdent des vêtements de diverses formes et de diverses couleurs. Les habitations diffèrent de position d'architecture, d'ameublement et de décor. D'aucuns habitent le rez-de-chaussée, d'autres le septième étage, il est vrai que des maisons possèdent des ascenceurs que nous ne voulons pas supprimer, mais, au contraire, distribuer à tous ceux qui en reconnaîtront l'utilité.

*
* *

Mais, nous dit-on, ne craignez-vous pas le gaspillage, l'ivrognerie, la gourmandise, l'accaparement ? Non, car tous ces cas sont inhérents à la société autoritaire. Ce qui est rendu commun ne se gaspille pas. Exemple :

Puisque, dans ce chapitre, j'ai déjà parlé de banquet, transportons-nous encore dans un. Ses plats sont nombreux, variés et le contenu abondant, alors point de discorde, chacun satisfaisant son appétit; au contraire, chacun attend patiemment son tour de se servir, nul ne songe à prendre plus que son nécessaire afin d'en priver son voisin.

L'ivrognerie est un bien mauvais défaut dû à l'ignorance et à la misère, nous espé-

rons qu'avec l'éducation et la transformation de la société actuelle ce vice ne tardera pas à disparaître et si, malgré nos exhortations, des individus, profitant de la liberté qui leur serait laissée, voulaient continuer de s'enivrer, ils se condamneraient eux-mêmes à une mort prochaine; ce serait un exemple pour leurs contemporains.

La gourmandise peut être comparée à l'ivrognerie et le cas traité de la même façon.

Quant à l'accaparement, nous ne pouvons concevoir que des individus pouvant à discrétion se munir de ce qui leur est utile, éprouveraient le besoin d'être encombrés d'objets quelconques. Ce cas prouverait chez eux un certain bonheur de les posséder, mais exigerait des soins de propretés ou autres dont il supporteraient toute la peine, les domestiques n'existant plus, ce qui les inviterait à se débarrasser de leur défaut. Dans tout autre cas, ce ne pourrait être que l'œuvre de déséquilibrés, le devoir de la société serait de leur donner des soins.

Donc. la production étant libre, la consommation peut l'être aussi, ce qui n'existe pas aujourd'hui pourra exister quand l'autorité aura disparu.

Rien ne manque pour construire des habitations luxueuses, confortables et saines, rien ne manque non plus pour ensemencer et récolter les produits alimentaires, le sol

peut être fouillé pour rechercher ce qu'il contient d'utile à la vie, tout existe pour pousser les penseurs, les savants, les inventeurs à de nouvelles investigations dont les résultats ne pourront être qu'utiles à la collectivité. Lorsque cette collectivité aura su s'approprier tout, car tout doit appartenir à tous, la consommation libre pourra exister.

Échange et distribution des produits

Des personnes voulant critiquer ou railler des idées qu'elles ne connaissent pas, ou qu'elles connaissent quelquefois trop, étant donné qu'elles sont dangereuses pour leurs privilèges, arguent contre notre idéal des stupidités que, seule, leur imagination peut enfanter.

Selon eux, dans la société anarchiste, l'individu, pour ses divers besoins, serait contraint d'échanger directement le où les produits de son travail. — Un cordonnier, s'il voulait du pain, devrait apporter au boulanger une paire de chaussures ; un ouvrier du bâtiment, pour posséder un costume, devrait aussi construire une maison au tailleur, etc. — De telles absurdités ne se discutent pas.

Malgré les multiples difficultés qu'offre la

société autoritaire, des individus, impatients d'amélioration ou d'émancipation, et désirant conquérir, dès aujourd'hui, un peu plus de liberté, ont fondé, les uns des sociétés de production, les autres des sociétés de consommation, aboutissant ainsi à supprimer l'autorité patronale et le parasitisme des intermédiaires. Certes, vivant dans un milieu capitaliste, il est difficile à ces groupements d'échapper complétement à ses déplorables effets ; dans certains de ces groupements, les mœurs patronales y existent encore, mais ces mœurs disparaissent au fur et à mesure que se fait l'éducation des individus les composant. Quoi qu'il en soit, ces groupements, se multipliant, favoriseront les transactions entre la société actuelle et celle que nous voulons instaurer. Une fois la société autoritaire disparue, il est évident que ses effets disparaîtront aussi et, d'autoritaires qu'elles sont aujourd'hui, les coopératives de production ou de consommation, deviendront forcément libertaires.

La valeur représentative étant supprimée, il ne restera plus aux groupements de production qu'à fournir aux groupements de consommation ce qu'aujourd'hui, ils fournissent moyennant paiement.

De vastes dépôts pourront recevoir tout ce qui est nécessaire à la vie et le répartir en d'autres dépôts de moindre importance situés dans les quartiers ou les communes,

lesquels délivreront aux individus, sans autre monnaie que leur demande, tout ce que ceux-ci désireront.

Guidés par leurs propres besoins, les groupements de production et de consommation de tous les pays reconnaîtront l'entente nécessaire, afin de recevoir les produits qui n'existent pas là où ils se trouvent. En France, par exemple, personne ne pourait boire de café, de thé et manger du riz si les pays qui produisent ces denrées ne consentaient à en expédier ; mais comme les pays produisant du café, etc., manquent de produits qu'on trouve en France, il est donc certain que le besoin et la raison obligeront à l'entente pour se procurer les choses nécessaires et cette entente sera d'autant plus facile à s'opérer que rien ne coûtera, ni moyens de correspondance, ni moyens de transport.

L'AMOUR LIBRE

L'amour vit dans la vérité.
Aimons, aimons sans fixité ;
Désir éteint en liberté.
En liberté pourra renaître.
Plus d'esclave à notre foyer ;
La femme est le grand ouvrier.
Vit-on jamais, pour travailler,
L'outil vouloir guider le maître?

Paul PAILLETTE.

Partisans de la liberté basée sur la raison, il est évident que les anarchistes professent la liberté de l'amour.

Oh ! je sais bien qu'un très grand nombre d'individus affectant le puritanisme, sursautent, lorsqu'ils entendent prononcer ce désir : libre amour ; et bizarrerie des choses, ces vertueux en la matière sont pour la plupart, dans la société actuelle, les premiers à rechercher l'assouvissement de leurs sens sexuels en des amours passagères.

Monsieur veut bien posséder une autre femme que sa légitime, mais que celle ci ait un désir analogue, cela est intolérable. Madame, de son côté ne tolérerait pas de savoir que son *mari* ait une ou plusieurs *maîtresses*.

Oh, si les faits sont ignorés, très bien !

Madame peut avoir dix amants, Monsieur dix maîtresses ; plusieurs enfants peuvent naître de ces relations, qu'importe ! les câlineries hypocrites voileront les agissements, ou les coups légaux pleuvront dans le ménage, mais l'union légale triomphera.

Qu'on ne vienne pas nous dire que ces faits n'existent pas, il faudrait réellement n'avoir jamais fréquenté aucun milieu ou être peu observateur, pour soutenir semblable chose.

*
* *

Par ce qui précède, l'on voit qu'en préconisant l'union libre, nous ne faisons que déchirer le rideau d'hypocrisie existant, et que tout est préparé pour accepter un régime dont nous ne faisons que signaler la possibilité d'existence.

Voudrions-nous dire que l'amour tel que nous l'envions existe actuellement ? Non, et il ne pourra exister que dans la société anarchiste.

Bien rares sont les ménages où règne l'amour vrai. Peu nombreux sont les amants alliés selon *nos* désirs ; tout existe à l'heure actuelle pour qu'il n'en soit pas ainsi, les préjugés, la peur du qu'en-dira-t-on, etc.

Des esprits peu lucides ou méchants prétendent que nous voudrions obliger les individus à manifester toutes les conséquences de l'amour avec plusieurs êtres : « la

femme devrait aimer plusieurs hommes, et l'homme plusieurs femmes ». Cela serait stupide, et comme nous combattons toutes les contraintes, ces arguments tombent d'eux-mêmes.

Nous désirons que chacun aime, qui, quand, et le temps qui lui plaira.

L'amour libre est-il possible sans nuire au fonctionnement d'une société où la production et la consommation seraient libres ? Nous répondons : oui.

Deux objections paraissant assez sérieuses lorsqu'elles ne sont pas examinées peuvent être formulées.

La première consisterait à croire que la liberté de l'amour entraînant la liberté de la copulation, il pourrait s'ensuivre une dégénérescence physique de l'humanité.

Nous ne croyons pas à cette hypothèse pour les raisons suivantes : Etant envieux de toute chose dont on est privé, le jour où il est possible de la posséder à discrétion l'on se restreint.

La deuxième objection tend à faire croire que la copulation libre fournirait trop de naissances, et que la société ne pourrait subvenir à tous les besoins vitaux des êtres existants. Cet argument est encore détruit non seulement par nous, mais par un grand nombre de savants qui démontrent que chaque individu produit ou pourrait produire plus que son nécessaire.

Aurait-on peur que notre planète de-

vienne ingrate, que son sein ne fournisse plus assez pour nourrir, vêtir et loger ses habitants ? nous répondons : il n'est pas toujours un plaisir à une femme de subir les douleurs de l'enfantement ; or, aujourd'hui, la science nous a procuré des moyens restrictifs permettant de n'être mère que volontairement. Malheureusement, beaucoup d'intéressées ne connaissent pas ces procédés, et d'autres, pour des causes diverses, ne peuvent les employer.

*
* *

Se basant sur la société autoritaire où le mariage est un commerce qu'on peut très judicieusement comparer à la prostitution, les êtres se recherchant surtout pour conquérir un magot plutôt qu'un cœur, on peut encore arguer que des individus, les laids ou les paralytiques, pourraient être privés de l'amour et de ses attributs. Serait-ce vrai ?

Le corps humain n'a-t-il donc que le physique qui puisse avoir de l'attrait ? le cœur serait-il relégué au dernier plan ? Oh alors ! messieurs les moralistes, taisez-vous ! s'il en est ainsi, vous devez convenir que votre union légale est l'esclavage le plus dur et le plus sot qu'on puisse subir, puisqu'on pourrait s'en passer. Trouver à la fois un cœur et un corps de qualité identique est chose

rare. On ne rencontre guère que l'un ou l'autre.

Nous, nous préférons les alliances par affinités, ces alliances ne seraient-elles que passagères.

En société anarchiste, les qualités morales aujourd'hui négligées, seront recherchées ; nous espérons que ces qualités suppléeront aux défauts physiques, nous croyons que la bonté est un *fard* suffisant pour cacher les laideurs où les difformités du corps. Or, comme les causes du mal auront disparues, les effets contraires se produiront : les individus étant bons seront enclins à l'amour vrai.

Quoique épris de bonté, il est certain qu'il y aura toujours des degrés permettant de faire certaines distinctions qui sont une nécessité comme pour toute autre chose. C'est par la diversité des goûts, des tempéraments, et par la variété des aspects, etc., que se crée l'harmonie.

La bonté peut aller jusqu'au sacrifice. Ne voit-on pas aujourd'hui des femmes se prostituant, offrant en holocauste leur corps au dieu Nécessité ; le besoin de vivre ne contraint-il pas ces malheureuses à se soumettre à toutes les exigences d'individus répugnants dans toute l'acception du mot? Eh bien, que les pudibonds des deux sexes hurlent encore à notre immoralité, nous préférons voir des êtres offrir leur corps à des affligés de la nature et ne recevant, pour

prix de ce sacrifice que la satisfaction d'une bonne action accomplie. Ceci est autrement beau que ce qui existe de nos jours. Les préjugés stupides que possèdent encore un grand nombre d'individus ayant disparus, ces actes seraient considérés comme très naturels, n'inspireraient aucun dégoût et ne nuiraient à personne.

La Famille

Malgré l'indifférence que nous pourrions professer à l'égard de l'histoire, — ce qui existe pouvant nous suffire — étudiant les phases génésiques de l'autorité, nous ne sommes pas surpris d'en déduire que la famille fut, et est encore un terrain fécond d'autoritarisme sot et mauvais : c'est d'après cette constatation que nous attaquons et voulons détruire cette institution.

S'il est vrai que des instincts mauvais dus à l'atavisme existent, (ce que je ne crois pas), il est juste qu'ils disparaissent. Issu de parents ignares ou dévoyés, l'enfant ne doit point subir et s'assimiler la tare parentale, sa vie et son éducation ne peuvent être comprimées. Aujourd'hui même il existe certaine loi qui déchoit des droits maternels ou paternels certains intéressés reconnus in-

dignes pour divers cas. Comme toutes les autres, cette loi est inique parce que étant appliquée sans examen et ceux qu'elle frappe étant la plupart du temps l'effet d'une cause protégée par une autre loi.

De tout ce qui précède s'ensuit-il que nous voudrions enlever l'enfant des soins et des caresses que peuvent lui prodiguer un père et une mère dignes de ce nom ? Ce raisonnement serait insensé et indigne d'un anarchiste.

Comme un rosier dont la tige a besoin d'un tuteur pour supporter les fleurs belles et nombreuses qu'envie toujours un amateur de roses, l'enfant aussi a besoin d'un tuteur ; mais si au tuteur du rosier, l'on adaptait des liens sans jamais les desserrer, la tige serait meurtrie, les roses moins belles ; il en serait de même pour l'enfant.

Le tuteur de l'enfant en société autoritaire l'est obligatoirement et à l'appui de la loi : c'est ce que nous ne voulons plus. C'est la famille juridique que nous voulons détruire, rien de plus.

*
* *

Est-il insensé de croire que la famille juridique disparue, les enfants recevront des soins meilleurs ainsi qu'une éducation supérieure à ce qui existe de nos jours ? Nullement.

Si, actuellement, des parents éprouvent quelque répugnance pour élever des enfants, et, par suite les maltraitent, ceci est dû au manque du nécessaire ou d'éducation, la loi obligeant néanmoins les parents à conserver leur progéniture et à l'élever à leur guise et selon leurs moyens.

Dans la société anarchiste, l'abondance régnant, tout étant à la disposition de tous, il se trouverait toujours des gens de cœur pour adopter et élever les enfants abandonnés par des déséquilibrés dont l'abandon serait préférable de beaucoup aux mauvais traitements qu'ils leur infligeraient ; mais ces cas existeraient-ils, nous croyons qu'ils seraient peu nombreux.

POURQUOI NOUS SOMMES RÉVOLUTIONNAIRES

Tant que l'iniquité durera, nous, Anarchistes-communistes internationaux, nous resterons en état de révolution permanente.

Elysée Reclus.

Le suffrage dit universel a donné tout ce qu'il pouvait donner : rien. Pardon, les pots de vin, le charlatanisme, la corruption dans toute l'acception du mot ; tels sont les

produits de la combinaison française Ledru-Rollin Napoléon III.

Une loi est toujours faite par une minorité d'individus et dans leur intérêt au détriment d'une majorité, et si parfois nos législateurs adoptent quelque chose favorable à la classe ouvrière, c'est que l'idée de cette chose adoptée l'est depuis longtemps par la masse qui se révolterait probablement si on ne lui jetait cet os à ronger. Etablir en droit, ce qui en fait existe depuis longtemps, si cela ne nous coûtait fort cher, ne serait que ridicule.

Les lois, toutes les lois sont surtout mauvaises, et lorsqu'elles sont qualifiées philanthropiques, ce n'est qu'une feinte. Il ressort donc, que n'ayant rien à attendre du législateur ou de la loi, nous devons œuvrer autrement pour la suppression de ce qui est un obstacle à notre affranchissement ; pour ce faire, nous ne pouvons employer d'autre arme que la violence.

Tout est contre nous ; nos adversaires gouvernants et bourgeois ont su contraindre et dresser des ouvriers — aujourd'hui déguisés en soldats, policiers ou gendarmes — pour servir contre ceux qui voudraient toucher à ce qu'ils prétendent appartenir à eux seuls.

Nous sommes convaincus que MM. les capitalistes, ignorant l'idéal de beauté que nous rêvons, et voulant toujours passer pour des gens d'essence supérieure, ne se

laisseront pas déposséder du produit de leurs vols, c'est-à-dire de ce qu'ils nomment « leur propriété » sans lâcher contre nous leurs chiens de garde. Il faudra donc nous défendre ; mieux vaut alors que nous attaquions ; la lutte avec des armes fort inégales exige des précautions et une certaine tactique consistant à surprendre l'adversaire ; la victoire dépend souvent de ces considérations.

Et d'ailleurs chacun doit lutter selon son tempérament, sa force et les armes dont il peut disposer.

Ce n'est pourtant point de gaîté de cœur que nous préconisons l'emploi de la violence pour détruire les obstacles obstruant la route de notre idéal, car si nous propageons la révolte, c'est que nous-mêmes sommes des révoltés n'entendant point nous soustraire aux aléas de la lutte, lutte dans laquelle nous pouvons être frappés aussi bien que ceux que nous voulons frapper. Estimant que notre vie est préférable à celle d'un bourgeois, notre égoïsme devrait plutôt nous pousser à être des passifs ; si donc c'est l'opposé qui existe, c'est bien que nous avons sondé l'impuissance des moyens légaux.

Les révolutions ne se décrètent pas et si une révolution collective peut faire jaillir plus de bien-être, peut-être même changer de fond en comble la société, nous ne devons point seulement compter sur cette révolu-

tion dont l'échéance échappe à tout le monde. Révolution future, société future, beaux mots, mais songer au présent est moins aléatoire. Donc, tentons dès aujourd'hui de vivre un peu de notre idéal.

Notre idéal de destruction devant précéder celui d'instauration d'une nouvelle société, c'est donc l'idéal révolutionnaire qu'il nous faut vivre.

Le mal existe et nous envions le bien.

Frappons donc le mal chaque fois qu'il nous est possible de le faire, et cela est possible chaque jour; multiples sont les occasions où nous pouvons donner des crocs-en-jambes à la société bourgeoise; il serait sot ou lâche de notre part de laisser échapper ces occasions.

Révolutionnaires pour demain, soyons des révoltés permanents. La révolte est de tous les instants, elle ne devra cesser qu'avec les iniquités : individuel ou collectif, l'acte révolutionnaire ne peut être autrement nommé, et souvent l'acte individuel est plus efficace parce qu'atteignant mieux le but visé.

Tout en étudiant l'organisation d'une société meilleure, surtout ne négligeons pas les coups à porter à la société marâtre que nous subissons, et tâchons que ces coups soient efficaces.

Armand Beaure.

Limoges. — Imprimerie Ouvrière, 9, rue Darnet

BROCHURES A LIRE

L'Education libertaire, D. Nieuwenhuis, couverture de Hermann-Paul..... » 10
Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire, par J. Grave, couverture de Cross..... » 10
Le Machinisme, par J. Grave, avec couverture de Lucè..... » 10
La Panacée-Révolution, par J. Grave, avec couverture de Mabel..... » 10
A mon frère le paysan, par E. Reclus, couverture de L. Chevalier..... » 05
La colonisation, par J. Grave, couverture de Couturier..... » 15
Entre paysans, par Malatesta, couverture de Willaume..... » 10
Le militarisme, par D. Nieuwenhuis, couverture de Caran d'Ache..... » 10
Patrie, Guerre et Caserne, par Ch. Albert, illustration de Agar..... » 10
L'organisation de la vindicte appelée justice, par Kropotkine, couverture de J. Hénault..... » 10
L'Anarchie et l'Eglise, Reclus et Guyou, couverture de Daumont..... » 10
La grève des électeurs, par Mirbeau, couverture de Roubille..... » 10
Organisation, Initiative, Cohésion, par J. Grave, couverture de Signac..... » 10
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière, par Nettlau, couverture de Delannoy..... » 10

Par la Poste, 0,05 centimes en plus

BROCHURES A LIRE

Arguments Anarchistes, Armand Beaure. » 20
Dieu n'existe pas, Dikran-Elmassian, Sébastien Faure, Michel Bakounine..... » 10
La Question sociale, Sébastien Faure.... » 10
En Communisme, André Mounier..... » 10
Lettres de Pioupous, Fortuné Henry..... » 10
L'A B C du Libertaire, Lermina..... » 10
A bas les morts ! Ernest Girault..... » 05
L'Homme a-t-il une âme, Ernest Girault. » 05
Quelques idées fausses sur l'anarchie, par le docteur M. N..... » 05
Aux Femmes, Urbain Gohier..... » 05
Anarchie-Communisme, Kropotkine, couverture de Lochard..... » 10
Aux anarchistes qui s'ignorent, par Ch. Albert, couverture de Couturier..... » 05
Aux jeunes gens, par Kropotkine, couverture de Roubille..... » 10
La morale anarchiste, par Kropotkine, couverture de Rysselberghe..... » 10
L'Anarchie, par Girard..... » 05
Déclarations, par Etiévant, couverture par Jehannet..... » 10
L'immoralité du mariage, par Chaughi.. » 10
Légitimation des actes de révolte, par G. Etiévant..... » 10
Manuel du Soldat..... » 10
Communisme expérimental, par Fortuné Henry..... » 10

Par la poste, 0,05 centimes en plus

EN VENTE AU BUREAU DE **L'ORDRE**

21, rue du Temple. — LIMOGES